

Concours du CAPES/CAFEP EXTERNE D'HISTOIRE et GÉOGRAPHIE 2019

ÉPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE HISTOIRE

Sujet :
Enseigner « La « révolution » néolithique »
en classe de sixième

I. Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A** : Extraits du programme d'histoire du cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n° 11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.
- **Document B** : Manuel d'histoire-géographie, classe de sixième, Martin Ivernel, Benjamin Villemagne (dir.), Paris, Hatier 2016, p. 46-47.
- **Document C** : Manuel d'histoire-géographie, classe de sixième, Nathalie Plaza, Stéphane Vautier (dir.), Paris, Hachette, 2016, p. 30-31.

II. Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D** : Jean Leduc, « Déterminisme, téléologie », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies, II Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 711-713.
- **Document E** : Felwine Sarr, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016, p. 11-14.

Document A : Extraits du programme d'histoire du cycle 3, classe de sixième, B.O. spécial n°11 du 26 novembre 2015, et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme

Repères annuels de programmation	Démarches et contenus d'enseignement
Thème 1 La longue histoire de l'humanité et des migrations La « révolution » néolithique.	L'étude du néolithique interroge l'intervention des femmes et des hommes sur leur environnement. La sédentarisation des communautés humaines comme l'entrée des activités humaines dans l'agriculture et l'élevage se produisent à des moments différents selon les espaces géographiques observés.

Extraits de la fiche Eduscol

Pourquoi enseigner le thème « la longue histoire de l'humanité et des migrations » en classe de sixième ?

[...]

La « révolution » néolithique

Les guillemets du terme s'expliquent par la lenteur constatée de sa généralisation, entre le IXe et IIIe millénaires, la « révolution » **est en fait une évolution**. [...]

Les modalités de diffusion des innovations comme leurs conséquences ont soulevé des débats. La diffusion du néolithique correspond-elle à une migration venue du Proche-Orient ? De nombreux auteurs ont plaidé pour une mutation autonome des foyers de population. [...]

Les conséquences de cette « révolution » sont multiples : sédentarisation en villages, augmentation de la population, naissance de conflits territoriaux. La violence n'était pas inconnue au paléolithique mais la guerre pour le contrôle d'un territoire est devenue plus fréquente. La propriété foncière apparaît. L'organisation sociale et politique s'est renforcée, et de nouvelles formes de domination sont apparues. La domination masculine s'est alourdie : on sait (par l'analyse des empreintes de main) que les femmes figuraient parmi les artistes des grottes du paléolithique, on suppose que les sociétés paléolithiques étaient matrilinéaires (la femme définissait la lignée), ce qui ne veut pas dire qu'elles étaient matriarcales (les femmes disposant du pouvoir) ; les attributs guerriers dominent dans les sépultures du néolithique.

Document D : Jean Leduc, « Déterminisme, téléologie » in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia, Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies, II Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 711-713.

Construire l'histoire, c'est articuler le passé qui est l'objet à construire, le présent qui est le moment de la construction, le futur qui est l'horizon d'attente de l'historien. Ce dernier doit déjouer les pièges d'une démarche orientée par sa fin, d'une téléologie (du grec ancien *teleios* : accomplissement) : « la dépendance télologique commande inévitablement l'investigation historique » remarque Raymond Aron (1938).

Le premier piège résulte de l'écart temporel entre la période étudiée par l'historien et le moment de sa recherche. Sauf dans le cas de l'histoire du temps présent, le terme du récit qu'il propose se situe à une époque antérieure à la sienne. Comme le dit Arlette Farge (1994) : « Il n'est aucune page qu'il puisse écrire sur une époque donnée sans être au courant de ce qui s'est, de fait, produit par la suite. » C'est dans cette connaissance de « la suite » que réside l'écueil majeur. Si l'historien pose nécessairement au passé les questions du présent – son présent -, il doit aussi tenter de comprendre ce passé lui-même. Et si la connaissance du passé permet de mieux comprendre le monde actuel, l'histoire ne saurait se réduire à une quête des origines, à une recherche des éléments expliquant pourquoi et comment « on en est arrivé là », sacrifiant ainsi à ce que François Simiand (« Méthode historique et sciences sociales », *Revue de synthèse historique*, 1903) désignait comme une des trois « idoles de la tribu des historiens » : « l'habitude de se perdre dans des études d'origine. »

Même s'il prend soin de s'en tenir aux limites de la période qu'il étudie, l'historien doit se garder de donner l'impression de ce que R. Aron appelle l'« illusion rétrospective de la fatalité ». Cela peut, au demeurant, être plus qu'une « impression » : il était fréquent, naguère, dans les manuels et les cours, d'adopter un plan où le récit des faits était précédé d'une partie consacrée à leurs origines et éventuellement suivi d'une autre montrant leurs conséquences. Cette démarche explicitement et exclusivement fondée sur les rapports de causes à effets caractérisait surtout les études consacrées aux grands conflits armés, aux révolutions et aux crises économiques. [...]

Même quand l'enchaînement causal n'est pas aussi explicitement souligné, la sélection des faits relatés peut, elle-même, aboutir implicitement au même résultat. « Nous ne saisissions du passé que ce qui, en lui, était nécessaire et suffisant pour ce qui, aujourd'hui est réalité », note Raymond Aron (*ibid.*). Langlois et Seignobos affirmaient, en 1898 (*Introduction aux études historiques*), qu'il faut sacrifier beaucoup de faits » et que le « principe du choix » est que l'on « doit conserver les personnages et les événements qui ont agi visiblement sur la marche de l'évolution ». Un siècle plus tard, étudiant la révolte des canuts lyonnais de 1831 et les grèves parisiennes de 1840, Michèle Riot-Sarcey (*Le réel et l'utopie*, 1998) objecte que « le mouvement de l'histoire se dessine radicalement différent de celui connu à travers les faits vainqueurs » et qu'il faut prendre aussi en compte les « phénomènes sans suite, restés incompréhensibles parce qu'incompatibles avec une continuité historique toujours arrangée ». Elle va jusqu'à dire que « la connaissance de ce qui survient par la suite est un handicap, un fantôme rusé et résistant » [...]. Paul Ricœur [...] demande aux historiens de « défataliser le passé et de rouvrir des options qui avaient pu être celles d'autrefois ».

Puisque le continent africain est le futur et qu'il sera, cette rhétorique dit, en creux, qu'il n'est pas, que sa coïncidence au temps présent est lacunaire. Les termes d'intensification dont on l'affuble, dans un temps à venir, indiquent le manque actuel. La délocalisation de sa présence dans le futur perpétue, en réalité, le jugement handicapant dont il fait l'objet. À des millions de gens, on dit quotidiennement, de diverses manières, que la vie qu'ils mènent n'est pas appréciable. Certains Africains, en adoptant cette terminologie empreinte d'économisme et d'abstraction statistique, semblent avoir adhéré à cette perspective inversée de l'humain, qui consacre le primat de la quantité sur la qualité, de l'avoir sur l'être ; leur présence au monde n'étant évaluée qu'en points du PIB ou en poids dans le commerce international.

[...]

Cependant, plus que d'un déficit d'image, c'est de celui d'une pensée et d'une production de ses propres métaphores du futur que souffre le continent africain. L'absence d'une téléconomie autonome et endogène, résultant d'une réflexion propre sur son présent, son destin et sur les futurs qu'il se donne. Les sociétés humaines depuis toujours se transforment de manière organique, font face aux défis qui s'imposent à elles, y répondent, survivent ou périssent.

[...]

À l'aube de l'histoire humaine, les Africains colonisèrent des territoires hostiles, remportèrent une première victoire contre la nature en établissant des sociétés durables. Ils permirent ainsi à l'humanité de survivre et d'être pérenne. C'est leur premier héritage, avant la grande sortie du continent d'*Homo sapiens*. Aujourd'hui, un énième legs pourrait être celui-ci : en ces temps de crise de sens d'une civilisation technicienne, offrir une perspective différente de la vie sociale, émanant d'autres univers mythologiques et empruntant au rêve commun de vie, d'équilibre, d'harmonie, de sens.

L'Afrotopos est ce lieu autre de l'Afrique dont il faut hâter la venue, car réalisant ses potentialités heureuses. Fonder une utopie, ce n'est point se laisser aller à une douce rêverie, mais penser des espaces du réel à faire advenir par la pensée et l'action ; c'est en repérer les signes et les germes dans le temps présent, afin de les nourrir. L'Afrotopia est une utopie active qui se donne pour tâche de débusquer dans le réel africain les vastes espaces du possible et les féconder.

Le défi consiste alors à articuler une pensée qui porte sur le destin du continent africain, en scrutant le politique, l'économique, le social, le symbolique, la créativité artistique, mais également en identifiant les lieux d'où s'énoncent de nouvelles pratiques, de nouveaux discours, et où s'élabore cette Afrique qui vient. Il s'agira de décrypter les dynamiques en cours, de repérer l'émergence d'une nouveauté radicale, de penser le contenu des projets de sociétés, d'analyser le rôle de la culture dans ces mutations, de mener une réflexion prospective. Il s'agit également de penser un projet de civilisation qui met l'homme au cœur de ses préoccupations en proposant un meilleur équilibre entre les différents ordres : l'économique, le culturel, le spirituel ; en articulant un rapport différent entre le sujet et l'objet, l'*archè* et le nouveau, l'esprit et la matière. Mener à bien cette entreprise est nécessaire afin de dégager des horizons et de contribuer à la transformation positive des sociétés africaines. Celle-ci est de la responsabilité première des intellectuels, penseurs et artistes africains.